

DE LA MORT A LA VIE

Véritable résurrection ! Oui, vraiment, passage de la mort à la vie ! Comment qualifier autrement le travail de redressement, d'éducation, poursuivi avec tant de tact, d'intelligence et de charité par les Sœurs de la Providence de Montréal afin d'améliorer la triste condition d'une pauvre malade, "l'infirme des infirmes", arrivée chez elles en juin 1911 et morte au commencement d'avril 1918 ? (1)

C'est une histoire, mais bien authentique celle-là. Histoire qui comporte deux périodes, la première à Saint-Gédéon de Beauce, de 1895 à 1911, et, la deuxième, à l'Institution des Sourdes-Muettes, à la maison de Sainte-Patience, Montréal, de 1911 à 1918. L'héroïne, Ludivine Lachance, vers l'âge de trois ans, à la suite d'une méningite, perdit la vue et l'ouïe, et devint muette quelque temps après. La pauvrete, privée de la vue et de l'ouïe, la vue, le sens le plus spirituel, et l'ouïe qui l'en approche ! Et puis, pour comble de malheur, l'usage de la parole qui s'en va... Aussi bien, Ludivine est jugée incapable de s'instruire. On la croit, au surplus, idiote ! Au canton des Lachance tout le monde en est convaincu. Cela explique pourquoi on la laisse seule dans une chambre noire lui donnant sans doute le nécessaire, et davantage, mais c'est tout. Dans sa prison l'enfant grandit, profite. Dès lors la vie végétative prend le dessus, l'animalité s'affirme. Quant à l'intelligence, en a-t-elle ? Ses parents comme les autres ne le croient pas. L'affection des siens n'en diminue pas moins pour cela. C'est dire que le père et la mère harassés de travaux s'en occupent autant que le leur

(1) *Hors de sa prison*, extraordinaire histoire de Ludivine Lachance, l'infirme des infirmes, sourde, muette et aveugle, par Corinne Rocheleau. Préface de Mgr E.-A. Deschamps auxiliaire de Montréal. Un volume de 270 pages. Institution des sourdes-muettes, rue Saint-Denis, Montréal.

permettent les circonstances et ne la négligent point. Oh ! s'ils eussent mieux connu. Sans doute leur " chère notre petite fille " n'eût pas grandi dans les ténèbres, dans un état qui pratiquement équivalait à la mort seize ans durant. Ce n'est que plus tard qu'ils admirent leur erreur involontaire. Il en résulta quelque bien. Le dévouement désintéressé des bonnes Sœurs y gagna de ce côté de notre Province. Dans ce coin de notre pays, et dans ses environs, les institutions de charité sont maintenant en meilleure posture.

Tout est bien qui finit bien. Et voilà qu'après un voyage, même deux, de l'abbé Deschamps, aumônier de la Maison de Sainte-Patience, aujourd'hui Auxiliaire de Montréal, la pauvre enfant fut découverte. M. le curé de la paroisse, l'abbé Rouleau, allait enfin voir son rêve réalisé. Depuis longtemps ce prêtre dévoué faisait le siège des parents de Ludivine pour qu'ils envoyassent leur infirme à la maison où on les éduque. Mais inutiles tous ses efforts. Un amour mal compris, doublé de vieux préjugés contre les communautés en général, empêchait le papa et la maman de répondre au désir du zélé pasteur. Finalement le rempart tombe, la place est prise. Deux bonnes Sœurs de la Providence viennent à leur tour à Saint-Gédéon pour y chercher Ludivine. . . . Les préparatifs faits, on part. Mon Dieu ! Quel voyage ! On finit par arriver à Montréal le 29 juin 1921.

*

* *

Objet de curiosité dans la maison de la rue Saint-Denis. Curiosité, mais combien compatissante, combien délicate ! Le premier cas de ce genre ! Et plusieurs certainement de se dire que l'entreprise allait être difficile. . . impossible peut-être ! Sans compter que la nouvelle élève avait une réputation bien connue d'idiote caractérisée. Quoi, seize ans, comme un animal ni plus ni moins, aux cris rauques qui ne

sont certes pas les signes de l'esprit. Pourtant qui vivra, verra...

Une idiote... en plus, une amoindrie physiquement, membres ankylosés. Renfermée durant plusieurs années, Ludivine avait manqué des exercices nécessaires qui donnent la souplesse aux bras et aux jambes. Avec ses mains, elle ne pouvait presque rien tenir. En un mot, état de santé lamentable. Si encore les autres sens qui lui restaient pouvaient servir à son éducation. Nous venons de le dire, le touché atrophie, l'odorat ne valait guère mieux. Dépravé, dégénéré, puisqu'elle cherchait "les odeurs fortes, âcres, même nauséabondes", tout en aimant "l'air pur et frais et le parfum des fleurs". Restait le sens du goût. Lui n'avait pas été endommagé.

Et vous voyez la difficulté quasi insurmontable qui se présente. L'éducation demande bonne santé, et par dessus tout celle des sourds-muets à cause des méthodes, la méthode orale, très épuisante. Puis les sens, ces instruments du savoir. Quand ils ne sont pas sains. Et spécialement le sens du toucher par lequel *voient* les aveugles ! Fallait-il tout de même renoncer ? Non pas. Cependant, l'autre point encore obscur se montre toujours à l'horizon. Ludivine a-t-elle de l'intelligence ? La réponse affirmative ne se fit point attendre, car dès les premiers mois on constata chez elle des preuves tangibles d'une raison endormie, mais pas morte. Au fait, elle manifesta de l'affection pour les choses et les personnes de son entourage. Et donc, chez elle point cette indifférence dont sont généralement coutumiers les idiots. N'avait-elle pas souri à l'aumônier lors de sa première visite à la salle commune où il se trouvait avec les Sœurs le jour de son entrée au couvent ? Sans compter qu'en bonne psychologie, il est admissible, comme le souligne d'ailleurs fort bien Mlle Rocheleau, que le contrecoup de son infirmité sur sa raison encore bien imparfaite, — n'en ayant pas l'âge lors de sa méningite, — fut moins terrible, partant, les

effets moins désastreux. Germes donc à l'état latent qui attendaient le moment propice pour croître, pour monter en fleurs et en fruits.

Un mois après son arrivée, le 29 juillet, elle "fait sa toilette seule" et quelques jours plus tard elle se montre on ne peut plus sensible aux caresses dont on l'entoure. La conviction se fait de plus en plus chez M. l'aumônier et chez son professeur, la Sœur Angélique-Marie, que Ludivine est éducable. Et la méthode imposait que le sens du toucher fut le maître incontesté dans cette entreprise hérissée de difficultés. Car, l'a déclaré une infirme semblable à Ludivine, Marthe Obrecht, "il faut toucher tout pour bien comprendre".

Et ce "toucher tout" commence... Quelques mois à peine après son arrivée Ludivine sait s'orienter dans la majeure partie de la vaste maison. Elle monte et descend les escaliers avec un plaisir toujours croissant. Expérience toute neuve. Car jamais avant d'atteindre Montréal la chère malade avait fait ces montées et ces descentes. Les journées amenaient toujours des surprises nouvelles à la Sœur Angélique-Marie. Son élève, elle n'en avait plus de doute, était susceptible d'instruction. Quant à son éducation, les progrès étaient sensibles : meilleure tenue à table, façon de manger qui jurait avec la gloutonnerie du début, et les signes de remerciements distribués à droite à gauche, voilà, en raccourci, qui faisait de Ludivine une jeune fille déjà bien éduquée. La notion de propriété lui était devenue familière. Un peu à l'excès, puisque l'égoïsme pointait assez souvent dans ses réclamations. Ludivine Lachance n'était donc plus ce petit "animal sentant" d'il y a quelques mois. Pour le sûr, elle était en train de devenir un "animal réfléchissant".

*

* *

Septembre 1911 amène la première visite du père Lachance à l'Institution des sourdes-muettes. On imagine facilement la

scène. Ludivine reconnut immédiatement son père. Et les caresses ne manquèrent point. Quant au papa, il n'en croyait pas ses yeux. " Chère notre petite fille ", c'était son expression, partie quelques mois à peine de Saint-Gédéon ! Et quelle subite transformation ! Il se trouvait maintenant en présence d'une jeune fille toute propre, aux allures distinguées. A cette masse quasi informe, livide, de la maison paternelle, tout le long du jour blottie dans son coin en dessous de l'escalier, a succédé une demoiselle, svelte, au teint assez coloré, chiquement vêtue ! Et ses pauvres mains, encore un peu crispées, il est vrai, mais à l'état normal presque. Et ses jambes qui jadis pouvaient à peine la porter, elle s'en servait déjà tant et plus pour parcourir les longs corridors du couvent, pour monter à sa classe, descendre chez monsieur l'aumônier... Aussi, ne tarissait-il pas d'éloges. Et les compliments pleuvaient, et sa reconnaissance aux Sœurs puis à M. l'abbé Deschamps, il ne savait comment l'exprimer.

Bon point de gagné. Le papa, et avec lui toute la maison-née, et avec lui tout le canton, et probablement toute la paroisse, *convertis* ! L'éducation des parents s'était faite parallèlement à celle de la pauvre enfant qui après le départ de son père se remit à la besogne pour qu'à la prochaine visite l'on constatât encore davantage.

Mais en décembre 1911 tout faillit être compromis. Fatiguée, la Sœur Angélique-Marie fut déchargée du soin de Ludivine. On la confia à une autre institutrice. Changement subit chez la pauvre malade ! Moins docile, mécontente, irritée, elle ne *marche pas* ! Ce qui est plus inquiétant, elle paraît grandement exposée à perdre tout l'acquis des mois passés. Elle est même déclarée incapable d'être instruite. Aucune intelligence semble animer cet être étrange, " comateux "... Que faire ? La supérieure se ravise, et Ludivine retourne à son ancienne maîtresse. Grande joie de part et d'autre. L'édifice un instant ébranlé, se réajuste, et l'on continue.

Du concret on avance quotidiennement vers l'abstrait. C'est l'ordre. Les notions sensibles et toutes particulières lui servent d'échelons pour atteindre l'universel. Et bonheur indicible pour la Sœur de voir chaque jour le bagage de mots et d'idées s'augmenter chez sa chère élève. C'est la consolation suprême de la vie de professeur. Moyen on ne peut plus excellent de toucher du doigt que l'on ne travaille pas pour rien !

Tout de même il fallait arriver finalement à la notion de l'être suprême, à la notion d'un Dieu créateur et bienfaiteur de toutes choses. Ce fut, somme tout, relativement facile, étant donné les multiples notions que Ludivine possédait déjà sur un grand nombre d'objets. Et, d'ailleurs, elle qui vivait dans un milieu si sympathique, entourée d'une affection toute maternelle, pouvait aisément admettre l'existence d'un être supérieur, source de tout bienfait, auteur de tout don. A son tour l'Incarnation lui paraît naturelle. N'est-elle pas la charité à son paroxysme ? Et les autres mystères viennent successivement se ranger dans cet esprit où pénètre abondamment la lumière d'en-haut. Ludivine reçoit le sacrement de Confirmation. Elle se confesse, et c'est le grand jour de la première communion.

Je laisse de côté tous les procédés ingénieux auxquels la bonne Sœur Angélique-Marie dût recourir avec l'aumônier pour faire comprendre à Ludivine le mystère de l'autel. Les photographies du livre nous en disent suffisamment sur ce sujet. Mais encore là on va du concret à l'abstrait, façon aussi d'instruire les normaux eux-mêmes, avec cette différence, cependant, que chez les aveugles c'est le toucher qui est le sens directeur par excellence.

Ludivine Lachance a donc pu être instruite et éduquée. Elle prend place maintenant parmi ses compagnes assez avancées de la maison. C'en est donc fait de cette prétendue idiotie dont elle était la victime à son arrivée de Saint-Gédéon. Maintes fois elle a donné des signes d'une intelli-

gence toute prête à l'éclosion. Cette faculté, chez elle, enfouie, tout enveloppé à cause de la réclusion des premières années, qui passait pour totalement absente aux yeux d'un trop grand nombre !

La santé, tout de même, est sans cesse la pierre d'achoppement. Vers 1917, même avant, un grand état de faiblesse, accompagné d'un amaigrissement tenace, fut le signe avant-coureur de la phtisie qui accomplissait son œuvre.

Le papa et la maman venaient chaque année voir leur chère enfant. Témoins de ses progrès constants et consolants, ils s'écriaient : " Comme elle est fine ! chère notre petite fille ! " Pauvres gens, le cœur sur la main, tout en regrettant de n'avoir pas compris plutôt, ils rendent cependant grâce à Dieu d'avoir enfin cédé aux instances réitérées de leur bon curé, de M. l'aumônier des Sourdes-Muettes et des Sœurs.

Mais leur Ludivine s'en va rapidement vers la tombe. Ses forces déclinent chaque jour. Les soins éclairés des médecins, des sœurs et de tout son entourage sont impuissants à l'arracher au microbe qui la ronge constamment. Et le 3 avril 1918, après avoir reçu le sacrement de l'Extrême-Onction, elle rendit sa belle âme à Dieu. Ludivine Lachance était âgée de vingt-trois ans. Cette fois, encore avec plus de raison, on pouvait affirmer qu'elle était pour toujours " hors de sa prison ". C'était vraiment " la montée vers la vie ". Sur son lit de mort elle demande l'aumônier, son père spirituel, pour le remercier affectueusement de tout ce qu'il avait fait pour elle. Scène touchante dont toute l'assistance fut émue jusqu'aux larmes. Qu'on se rappelle le premier sourire de Ludivine lors de sa rencontre avec M. l'abbé Deschamps au soir du 29 juin 1911. Huit ans plus tard, c'est au même qu'elle adressa son dernier merci. Ces deux marques de reconnaissance, qui dénotent sa grande délicatesse d'âme, sont comme le commencement et la fin de l'existence de " l'infirmes des infirmes ". C'est entre ces deux sourires que se dépensa toute

son activité, son ferme vouloir, sa volonté tenace à briser les liens qui la tenaient enchaînée. C'est enfin la claire vision du radieux soleil de la vérité éclairant de plus en plus le sombre cachot où se débattait son intelligence prime-sautière. Au ciel elle le contemple dans toute sa splendeur.

*
* *

Histoire sublime que celle-là. A la raconter, Mlle Rocheleau a mis toute sa tête et tout son cœur. A part le récit très authentique de l'ascension de son héroïne, partie de bien bas, elle a charpenté, et avec quelle science et quelle expérience, toute la thèse de la possibilité de l'éducation des sourdes-muettes-aveugles. C'est là un des côtés extrêmement bienfaisants de son ouvrage : combattre avec efficacité le sot et entêté préjugé que les gens de cette classe sont pour la plupart du temps des candidats tout désignés à la folie. Aussi bien, la lecture de son livre propagera partout la conviction du contraire. Peut-on désirer exemple plus frappant que celui de la pauvre Ludvine Lachance ?

Son beau volume comporte encore d'autres leçons que nous aimerions faire brièvement ressortir, ne voulant point prolonger ce travail. C'est que d'abord l'éducation des sourdes-muettes, et par-dessus le marché, aveugles, est excellemment une œuvre de dévouement intelligent. Certes, comme tout enseignement, cette éducation exige qu'on s'y consacre corps et âme. Mais, dans le cas de ces infirmes, de ces malades, encore plus que pour les normaux, il faut appuyer ce dévouement sur une expérience faite de sagacité et de prudence, et aussi sur une science pédagogique, spéciale, très à jour. Sans cela, la meilleure et la plus dévouée charité ne saurait réussir complètement. Vous avez en votre présence le sujet à éduquer. Est-il intelligent, ne l'est-il pas ? Il faut attendre la preuve, la saisir au passage. Sinon tout est com-

promis. L'admirable Sœur Angélique-Marie, durant ces huit ans consacrés au relèvement intellectuel de son élève, n'a cessé de montrer partout et toujours ce sens aigu des détails, cette curiosité pénétrante, ce regard sagace toujours à l'affût, et qui dans les moindres gestes de sa Ludvine découvrait tout un champ inexploré, fertile en tentatives nouvelles, qui nécessairement l'ont conduite au succès que l'on sait.

Mais il y a autre chose que ce dévouement raisonnable, dévouement qui se conforme aux règles de la pédagogie, il y a l'affection pour ses élèves. Et ici je n'entends point cette sorte de sentimentalité qui a toujours larme à l'œil, sentimentalité à la remorque des caprices de la malade. Non, une affection sincère qui veut le bien véritable de l'infirme, affection où, sans doute, le cœur entre, mais toujours accompagnée de la raison. On l'a vu, combien Sœur Angélique-Marie aimait sa pupille ! Pour elle, elle a été une vraie mère, la gâtant à certains jours. Toutefois ces gâteries avaient pour but, soit de tenter une expérience nouvelle, soit encore de surmonter une difficulté, soit enfin de récompenser Ludvine pour son obéissance ou ses efforts généreux mis à se corriger. Et page par page, l'on suit avec une attention toujours en éveil la maîtresse qui fait avancer son élève; page par page on touche du doigt ses progrès incessants, et, malgré nous, nous partageons la joie incomparable que chaque jour éprouvait cette si dévouée et si intelligente éducatrice.

*

* *

Il y aura bientôt dix ans que Ludvine Lachance a passé des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Ces pages si substantielles, si littéraires que vient de lui consacrer Mlle Rocheleau, elle aussi, ancienne élève de l'Institution des sourdes-muettes, diront une fois de plus à notre génération, si occupée

et si distraite, toute la besogne sublime qu'accomplissent les Sœurs de la Providence à leur maison de la rue Saint-Denis.

Et pour rappeler un souvenir personnel, avant de signer cet article, je dirai aux lecteurs que j'ai vu Ludivine Lachance durant l'été de 1913 et assisté à quelques expériences qui m'ont montré les étonnants progrès qu'elle avait faits depuis son arrivée à Montréal. J'ai encore présentée à ma mémoire la satisfaction joyeuse dont s'animait la figure de Sœur Angélique-Marie, si heureuse de montrer au visiteur tout le chemin parcouru par sa petite beauceronne ! Puis en lisant l'ouvrage de Mlle Rocheleau j'ai reconstruit tout spontanément la scène dont je fus l'heureux témoin il y aura bientôt quinze ans.

Depuis lors, l'humble religieuse continue de se dévouer à ses chères malades. Tandis que sa compagne qui l'a si précieusement secondée, Sœur Ildefonse, muette, s'en est allée rejoindre Ludivine là-haut.

Ce livre dont je viens de parler bien imparfaitement, Sœur Angélique-Marie en a été, en grande partie, l'inspiratrice. Comment, au surplus, aurait-on pu l'écrire sans elle ? L'histoire de Ludivine Lachance n'est-elle pas un peu la sienne ? L'histoire de son zèle, de son dévouement, l'histoire de son expérience, bref, l'histoire de son amour pour le bon Dieu. Et ce sera mon dernier mot. Sans l'esprit surnaturel, puisé chaque jour à la Table Sainte, par la maîtresse de "l'infirmes des infirmes", nous n'aurions probablement pas eu la bonne fortune de lire un ouvrage aussi vécu, aussi encourageant et aussi saintement réaliste. Cela vaut bien les centaines de romans qu'étale à grand tapage une certaine littérature faisandée contemporaine.

Et Mgr l'auxiliaire de Montréal mérite la reconnaissance de tous pour avoir incité son ancienne élève à écrire cette si attachante histoire. Une bonne action de plus à mettre au compte de son fécond épiscopat ! Ceux qui liront *hors*

de sa prison, — et il faut les souhaiter très nombreux, — admettront facilement toute la large part qu'a prise Monseigneur de Thennesis à cette régénération admirable que Mlle Corinne Rocheleau vient de faire connaître au public.

Hors de sa prison est, sans conteste, l'un des meilleurs ouvrages parus chez nous en ces dernières années.

Et cette fois, j'en suis sûr, tout le monde sera de mon avis!

Arthur ROBERT, ptre.
